

René Frégni

Le voleur
d'innocence

roman

Denoël

Le voleur d'innocence

DU MÊME AUTEUR

**Les Chemins noirs, *roman*, 1988
(Prix populiste 1989)**

Tendresse des loups, *roman*, 1990

**Les Nuits d'Alice, *roman*, 1992
(*Prix spécial du jury du Levant*)**

René Frégni

Le voleur
d'innocence

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Editions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris
ISBN 2-207-24194-7
B 24194.2

*A ma mère qui
m'attend en dormant
dans le soleil des collines*

Cette année-là il y eut de longues grèves. Mon oncle le cheminot se pendit. Maman me donna son prénom : René-Jean. Elle l'avait tant aimé son frère, ils avaient grandi ensemble avec l'herbe des prés.

Je suis né le 8 juillet dans les collines. La canicule ruisselait de partout. Marseille n'était en bas qu'une flaque de goudron. J'ai glissé dehors aussi facilement qu'une sueur. Tout glissait d'ailleurs, fondait, flaquait dans la grande sieste des banlieues. J'ai attendu le soir et la fraîcheur avec les autres, collé aux draps, au fond d'une chambre jaune de vieillesse et de chaleur.

J'ai tellement eu chaud cet été-là que depuis, l'hiver venu, je ne me suis jamais plus réchauffé. Je suis l'enfant du soleil. Je grelotte au moindre remuement du ciel, je ne me déploie un peu qu'un ou deux mois par an sous le zénith en feu et encore, avec de gros pulls en laine que me fit ma mère avant que je parte au régiment ; tricotés si serré que même la pluie ricoche sans pénétrer.

Mon préféré est le bordeaux qu'elle m'envoya pendant les manœuvres, nous dormions sous les camions,

les petits gaz bleus avaient gelé. Je ne l'ai jamais plus quitté, c'est un berceau gorgé de chaleur.

Voilà ce que c'est de naître dans une colline qui flambe sa résine. J'ai grandi dans cette maison de banlieue à étages. Côté impasse nous étions au premier, côté jardin ça faisait un second avec les caves au-dessous ; et les voisins entre nous et le charbon.

Le jardin contenait tous les beaux souvenirs : le lilas violet au fond, contre le mur en ruine que nous n'avons pas arrangé par la suite avec les ribambelles hurlantes que nous y traînions, mon frère et moi, et qui escadaient tout et tout le temps. L'abricotier en forme de girafe que nous avons chevauché après tous les cinémas, en changeant seulement de chapeau selon le film que nous venions de voir.

Il y avait un puits qui filait au centre de la terre, un minuscule lavoir de pierre et une poulie rouillée. Le puits aux viscosités sonores que je n'ai jamais osé découvrir de ses vieilles planches vermoulues et d'un morceau de marbre blanc. Où ma mère a dit cent fois qu'elle se jetterait les soirs de grande crise. Où je courais directement quand je ne la trouvais pas devant l'évier, à la cuisine. Cette bouche aux boyaux sans fin s'ouvrait la nuit pour engloutir mes rêves.

Je me réveillais trempé. J'appelais « Maman ! ». Nous dormions tous ensemble ; nous avons toujours dormi tous ensemble jusqu'au régiment. Peut-être avions-nous moins peur ? Ou plus chaud ? Il n'y aurait pas eu la vie, on ne se serait jamais quittés.

Et puis il y avait un petit pigeonnier de briques dans un coin, entre le puits et le cabinet en planches des

voisins, avec ses trous pour l'envol des pigeons. Mon père y faisait la sieste sur un vieux divan crevé qu'il avait tiré là, à l'abri des regards, au milieu des beaux bruits de campagne à l'heure des tracteurs lointains et des oiseaux dans le cri bleu du ciel. Mon père aurait eu un château qu'il serait allé se fourrer aux écuries, rêvasser dans les douces moiteurs du crottin. Il a toujours eu le béguin de la cloche, la pauvreté c'est son vice, sa chair, son souvenir. Il ferait dix kilomètres un 15 août pour ramasser un clou rouillé signalé dans une garrigue. Il a l'asile de nuit dans le sang.

Cela doit lui venir de sa famille qui eut un nom raccourci par un périple au fond d'une Europe qu'on ne connaît même pas, dans des errances de grand dénuement. Brandoli, il paraît que ce n'est pas un nom, il devait lui traîner un « ski » derrière, jadis, ou autre chose. Nous sommes les seuls dans tous les annuaires à nous appeler ainsi. Si encore nous avions le téléphone, nous n'avons même jamais eu la télé.

Il y eut d'abord l'affaire du lait, je fus reconnu insévrable. Obnubilé par la friandise je ne vivais plus que pour la tétée. Personne ne pouvait s'approcher, je montrais les dents. Il y avait lurette que je trottais et causais comme un homme, l'heure c'était l'heure, il me fallait mon sucre, ma ration, ma lumière et mon plaisir. Un instant de retard m'était fatal, j'avais des visions de disette, je hurlais.

C'était le manque d'après-guerre. On avait tout infusé dans mon sang, j'avais tout subi, vécu, souffert : les

angoisses nourricières, les seins précocement taris. On ne me ferait pas lâcher prise si tôt.

Quand j'eus trois ans ma mère qui couvait mon regard a flanché de stupeur. Elle a décelé la tare, l'absence de symétrie, l'épouvante ! Mon œil gauche vaquait dans son coin, pesamment à la traîne, le droit suivait seul tous les déplacements. Ce fut pire qu'une redéclaration d'hostilités, j'avais Oradour dans l'œil gauche. Un œil presque mort où vacillait une faible bougie.

Personne ne pipa, nous n'osions plus nous regarder en face. La famille n'était plus qu'un strabisme ; j'étais le centre nerveux de cette infirmité, son déséquilibre. Je faisais mal à regarder.

On me tira chez tous les spécialistes de la place de Marseille, tous les anciens des facultés. En sortant, chaque fois, effondrée, livide, ma mère répétait pour elle, le regard perdu dans le vide des boulevards : « Il a le nerf trop court, beaucoup trop court. »

Nous repartions vers notre tram, vers nos banlieues avec mon nerf trop court et nos habits du dimanche. En attendant le numéro 5 elle m'achetait vite un chou dans une belle pâtisserie toute en miroirs et parfums verts et roses, elle me souriait tendrement, indéfiniment, avec déjà au fond des yeux la nostalgie de notre avenir.

Il m'en a rapporté des choux, cet œil fada... Et des babas plus tard, et des tristesses aussi...

Je raconterai jusqu'au bout : les cruautés qu'on a dites sur mon œil, la méchanceté torve des grands et la franche vacherie des enfants, ces venins en pleine croissance.

Malgré tout l'affaire du lait ne trouvait pas son compromis. Ça prenait paraît-il des allures inconve-

nantes. On m'avait fait faire une paire de lunettes rondes avec branches en ressort, remboursées par la Sécu et incassables. Ils tiquaient les voisins quand ils venaient à la maison : ce petit homme à lunettes qui pompait goululement sur l'organe fourbu. « C'est indécent à cet âge, presque cochon. »

Alors mon père là-dessus :

« C'est du salé qu'il lui faut, c'est un garçon ! Les sucreries et les gâtés ça en fera une fillette, une vraie gonzesse ! Toujours dans les jupes à sa maman ! »

Je n'entendais rien, je pompais. Avec mes lunettes le beau globe était surprenant. J'étais embouché à l'univers, je sirotais l'infini.

Et pourtant, depuis trois ans que je tirais sur ces glandes, je ne prenais plus que l'illusion, la chaleur vaguement humide et molle du téton asséché. J'étais forcé d'avaler des bouillies, des farines, phosphatinées, blé-dinées, des Fallière et des fruitées. On a tout essayé comme diversion, je lorgnais toujours vers le corsage, j'en biglais deux fois plus. On me prit pour un attardé.

Dans la journée je ne voyais ma mère qu'en coup de vent aux heures des repas. Elle courait comme une dératée pour son travail, d'hôpital en école, de bureau d'hygiène en « repassez plus tard ». Elle aurait voulu éponger partout les flaques de misère, les relents de pauvreté. Elle était tout et mal payée : infirmière et assistante sociale, mère des bas quartiers, Immaculée de tous les gueux, traîne-savates et pleins de poux. Voilà comment on l'émiettait ma mère.

J'attendais la nuit pour prendre ma revanche. Là je la tenais, à côté, jusqu'au jour. Il faudrait bien qu'elle

le sorte son lait si doux. Ça n'aurait tenu qu'à elle j'aurais toujours ma ration, même aujourd'hui. Mais il y a tous les autres autour pour scruter les croissances biaiseuses et empêcher les quelques plaisirs.

Sûrement qu'ils étaient épuisés, fourbus et moulus mes parents après les décarcassements du jour et les soucis de bouts de chandelle, je le savais déjà. Je ne pouvais pas me retenir. C'était plus fort que moi, j'avais le grand manque dans la bouche, l'irrésistible besoin de suçoter. Le sein ou la syncope !

Mon père, qui avait pourtant le sommeil des poids lourds, tombait du lit au premier rugissement. Il n'a jamais pris l'habitude. Il était si loin dans son sommeil que lorsque sa nuit se fracassait il croyait toujours à une attaque, un cataclysme. Sa main était déjà sur le fusil, enseveli sous la literie qu'il avait entraînée dans sa panique. J'entendais sa voix étouffée par les couvertures : « Ah l'enfoiré ! Le petit con ! Saligaud ! »

Froissements brusques, couinements d'édredons : il s'extirpait des langes, refaisait surface, vert de colère sur le gris bleu du mur. « Jusqu'à vingt ans il va téter celui-là ! On pourra plus jamais dormir ! Il va pas la fermer un peu enfin ! C'est un malade ! » Il se retournait violemment vers le mur, le tas de draps jeté sur lui : « Fais-le soigner ton minot, fais-le voir !... Allez vous faire voir tous les deux ! »

Ma mère ne répondait pas, toute petite dans tout ce noir dont elle connaissait les moindres angles, les infimes lueurs. Elle attendait que ça passe, me berçait contre sa chaleur, que je n'aie pas peur, que je n'aie pas froid, que je me rendorme heureux, rassasié. On se comblait

l'un l'autre ; nous nous étions rabattus vers de nocturnes complicités, dans le profond secret des alcôves muettes et bleues.

L'aurore posait sur nous les pâleurs du sommeil après la nuit d'amour. Elle me couchait dans le petit lit de bois rose à portée de souffle, rebordait, tapotait, effleurait, voletait tout autour puis elle s'étendait, là tout près, dans sa nuit blanche, les yeux grands comme le jour.

Avec mon frère aîné Ange-Paul la force des choses avait orienté autrement les amours. Surgi hâve et verdâtre le dernier jour de la guerre, noueux comme un cep de vigne, il avait pompé jusqu'au vent le canon d'une source pour le moment tarie, sucé cette cruche de chair jusqu'à l'épuisement. Il plantait ses crocs partout dans les hasards du lit. Quel gâchis de tendresse ! Le sevrage ne fut pas difficile, il n'y avait pas eu les ronrons de l'émoi nourricier. Il faisait pitié. Il dormait seul, le cul en l'air, dans la salle à manger. Une pièce qu'on nommait à tort ainsi, nous mangions dans la cuisine. Il fut toujours le seul à dormir seul.

Quand j'étais bien recouché dans le petit lit, je serais très fort mon matelot en caoutchouc ; je n'ai jamais pu m'endormir sans son col sur mon cou.

Un jour d'été on m'envoie chez Mamie, dans une pension de famille où elle gîtait alors. Des promesses sucrées m'attendent là-bas. On m'embarque avec le mataf pour la première fois sans maman, dans le car bleu des Alpes,

près du chauffeur. Plus haut, au bord de la Durance, la chaleur du moteur m'endort dans les bras du poupon.

Le soir, loin de tout, dans une chambre sans visage j'ai vu la mort pour la première fois. J'ai glapi vers ma mère à me fondre les cordes, bramé à épouvanter le marin. Je suis tombé d'un grand lit, j'ai rampé, tâtonné, griffé, souillé, vomi, hurlé.

Le matin on a retrouvé un petit pied bleu en caoutchouc, c'est tout ce qu'il restait du matelot. Je l'avais avalé. J'aurais bouffé toute la marine, les bateaux et les pompons. J'avais bu toute ma mère.

A la fin de l'été, rouge d'air pur, Mamie me ramena avec une grande provision d'oxygène pour l'hiver.

Dès les premières brumes d'octobre je suis entré un matin à la maternelle du quartier, juste au bout de notre rue, derrière de grandes grilles et un drapeau français. On pouvait lire en grosses lettres forgées: ECOLE COMMUNALE DE GARÇONS. VILLE DE MARSEILLE.

Une classe en planches m'attendait, reléguée au fond d'une cour. En face se dressait l'écrasant château du savoir, mon frère venait d'y être admis avec les grands.

De cette rentrée lointaine ne me parvient que mon désarroi, ballotté dans la meute des tabliers à carreaux et chaussettes de laine qui tire-bouchonnent aux pieds; odeurs confuses de grands rideaux verts chauffés de soleil, de graisse de cantine et de chocolat, de crayons taillés; les fatigues du soir, la nuit tout autour et le brouillard du vieux poêle à charbon accroché dans les

morves ; des petits corps couchés dans les bureaux et les dessins de couleurs éteints sur les vitres obscures. L'interminable attente de la cloche, là-haut, sur le toit inquiétant et studieux des grands.

Un visage tout blanc de cheveux et de craie, sourire exténué : on l'appelle Tatamalé quand on veut faire pipi. C'est à l'autre bout de la cour le seul lieu de rencontre. J'ai tout le temps envie pour voir Ange-Paul, mais lui on ne le lâche jamais. Il est enfermé là-haut dans la science avec les hommes en gris qui font marcher par deux sous le préau sonore aux récréations.

Longtemps après on n'est plus que quelques-uns à la garderie, ceux qui ont des mères au travail quelque part dans la nuit. Et tous les jours on est sur ce rafiote à attendre la terre, à regarder ceux qui ont le droit de débarquer avant, heureux dans les bras de leur mère. On se demande chaque fois, quand on est presque seul, si elle reviendra ou si l'on est perdu au fond des bureaux tristes et noirs.

Un jour, très fatiguée, ma mère me dit : « Je vais me reposer à la campagne, je reviendrai avec un beau cadeau pour toi. » Elle disparut dans l'hiver.

Le soir mon frère venait me chercher dans les planches et les odeurs, il courait si vite avec les paquets de garnements que je flottais derrière, accroché à sa main sous les ampoules de la rue.

« Votre mère sera là quand vous rentrerez de l'école », nous annonça un matin papa. Toute la journée je restai debout contre la vitre à regarder si elle ne traversait pas la cour vers moi. J'arrivai chez nous le premier. Je sentis son parfum en montant l'escalier ; je bondis dans la

cuisine en riant. Ravie, elle était assise devant le poêle à charbon... Quelqu'un était là qui pompait dans son sein. J'étais béant. On prenait mon lait !

« Viens voir, mon Tounet, ta jolie petite sœur. Je l'ai achetée pour toi, viens vite voir le beau bébé. »

Je me rapproche un peu, me hisse sur les pointes : une bouche avide se gloutonne le téton. Mon œil droit fait six tours, l'autre en fait deux, mes sphincters renoncent, laissent tout partir. Je prends à tâtons une petite main qui traîne après la manche d'un burnous rose. Il y eut un cri de terreur à fendre les cloisons, ma mère faillit lâcher le cadeau. Mes cheveux se dressèrent. La petite sœur poussait des hurlements d'écorchée. Il y avait quatre entailles profondes dans sa main.

Les grands-parents maternels rappliquèrent illico. Ce fut un grand moment, ils ne s'étaient pas vus depuis une vie. Ils avaient jeté deux enfants dans le monde, et bonsoir la compagnie. Depuis ils passaient, chacun son tour, à la maison, pour ne pas se croiser dans l'escalier.

En général, lui, c'était avec le printemps qu'il débarquait de sa Corse, tirant depuis l'île des malles fondantes et flatulentes de fromages corses, figatellis, lonzos, coppas et autre châtaignades. Aucun taxi ne le voulait à La Joliette pour regagner notre banlieue, on le connaissait, pardi ! Ceux des chauffeurs qui avaient fait jadis l'erreur de l'embarquer avec ses valises coulantes, traînaient sur leur moleskine l'infection de cet épouvantable remugle. Dès qu'il surgissait sur le débarcadère,

ployé sous les ballots, on détalait de tout le port vers les hauteurs plus ventilées de la porte d'Aix. Le fauve était lâché avec la fromagerie.

Alors il transbahutait tout jusqu'au tramway, en haut de la Canebière. Ça lui prenait bien la matinée. Il faisait le vide à chaque terrasse de café où il s'effondrait sur son barda pour s'essorer. On lui servait au sprint un demi panaché et on fuyait vers les arrière-salles s'enfourer le nez dans le trou des billards où l'air coule profond. Personne ne ressortait pour encaisser. Il faisait tinter la pièce sur le marbre et repartait dans le soleil de mai, son mouchoir noué aux quatre coins sur le crâne, son immense nez fendant le halo des odeurs.

Parvenu au tramway, c'était pire, les queues de banlieusards se dispersaient sous les platanes vers le palais Longchamp. Le contrôleur de la ligne le flanquait tout au fond de la plate-forme arrière, seul, et on l'emportait toutes issues béantes, en trombe, au diable.

Quand on l'entendait hennir dans le couloir, on le reconnaissait tout de suite. Il arrivait sans prévenir et chaque fois il restait coincé entre la rampe et le mur, écrasé sous le paquetage. Avec mon frère on en criait de joie, on poussait et hissait le beau vieillard odorant jusqu'à l'étage. Ah ! qu'il sentait bon ! Il s'effondrait devant son bol de café noir avec le pain qui trempe. Radieux. Il nous apportait de quoi tenir un hiver ; c'était sa joie, sa raison d'être, l'ultime utilité de sa vie.

Une fois tout requinqué, il se dressait dans le silence. Il entreprenait alors les solennités du grand déficelage : mètre par mètre les cordages se dévidaient sous les doigts du vieil enfant ravi, jusqu'à ce que la valise ne soit plus

qu'un amas de carton mâché, exténué jusqu'aux charnières. C'était l'apparition des bijoux, on en tournait de l'œil de plaisir.

Avec quelle tendresse il faisait jaillir les tommes de leur écrin de papier journal !

Nous léchions ces journaux crémeux jusqu'à l'effacement du parfum et de l'encre. C'était encore le revers des restrictions, ce qui nous restait des famines.

Ah ! mais quand ma grand-mère se pointait au gros de l'hiver pour se chauffer un peu les souliers au coin de la famille, ce n'était pas du tout le même tabac. Fini les flonflons ! Point de sucreries ni laitages, aucune gourmandise du cœur, rien que journaux et imprimés, motes énormes de paperasses, monticules d'ennui. Il fallait filer doux !

Nous étions tous au garde-à-vous dès que nous recevions sa lettre : « Arriverai vendredi midi tapant, espère vous trouver tous en bonne santé. »

Personne ne se serait permis le moindre léger malaise. La maison repartait comme une chaîne de montage. Même avec 40° de fièvre mon père se trouvait vite un patron, juste le temps du typhon, avec heures supplémentaires si possible.

C'était une minuscule créature revêche, plus sèche qu'un désert, avec un nez plat en forme de semelle et des yeux... Ah, ces yeux ! Deux boulets de terreur balayant tout de derrière leurs fentes, bridés juste ce qu'il faut pour qu'on ne sache pas d'où partiraient les coups ;

René Frégni

Le voleur d'innocence

Je suis né le 8 juillet dans les collines. La canicule ruisselait de partout. Marseille n'était en bas qu'une flaque de goudron. J'ai glissé dehors aussi facilement qu'une sueur. Tout glissait d'ailleurs, fondait, flaquait dans la grande sieste des banlieues. J'ai attendu le soir et la fraîcheur avec les autres, collé aux draps, au fond d'une chambre jaune de vieillesse et de chaleur.

Dans un décor qui n'est pas sans rappeler le cinéma italien d'après-guerre, René-Jean évoque son enfance.

Au long de son roman d'aventures, il découvre la magie des salles obscures, la férocité des enfants, la beauté des jambes des femmes, la violence de l'injustice.

Le sordide y atteint parfois au sublime et n'y manquent ni l'émotion ni la drôlerie.

La passion qu'il voue à sa mère agit comme garde-fou aux tumultes de sa vie, comme borne à sa souffrance et à sa rage d'enfant révolté. Le récit s'achève avec la première incarcération : le voleur laisse son enfance aux portes de la prison.

Le Voleur d'innocence est le quatrième roman de René Frégni. Prix populiste 1989, il a été couronné par le jury du prix du Levant en 1992. Il collabore au *Provençal* et anime des ateliers d'écriture dans les prisons.



B 24194.2  8.94
ISBN 2.207.24194.7
98 FF TTC